



UN GROUPE ROYAL

Cette gravure représente les trois filles du roi Edouard VII d'Angleterre. A droite, la princesse Victoria, *la royale vi-tile fille*. A gauche, la princesse Maud et son mari le prince Charles de Danemark. "Harry", voilà le petit nom que lui donnent les membres de la famille royale, à cause de sa gaité enfantine, et de ses allures quelque peu garçonnières. Ce couple intéressant mène une très joyeuse vie : comme de modestes bourgeois, ils se paient la fantaisie d'aller faire leur tour d'omnibus ; ils cotoient d'humbles ouvrières, qui sont loin de se douter que leur robe roturière frôle l'élé-gance modeste d'une princesse du rang royal.

Au centre, le duc et la duchesse de Fife. Cette union bien que des plus heureuses a toujours été considérée comme une mésalliance par la famille royale. Car le sang qui coule dans les veines du duc n'est pas du pur *sang bleu*, ce dont on lui garde rancune. La conséquence de ce coup de tête de la princesse Louise c'est que, dans les banquets d'Etat, le duc de Fife ne peut prendre place au côté de sa femme. A la prière de son mari, la généreuse épouse a fait le sacrifice du faste royal pour mener le train de vie d'une simple dame anglaise.

CHEZ NOS EMIGRES

Mon article dernier au MONDE ILLUSTRÉ n'a pas eu le don de plaire à tous. Je pourrais diviser mes critiques en deux classes : l'une composée de braves gens qui estiment sincèrement qu'il vaut mieux cacher la vérité que de présenter un tableau de mœurs qui ne serait pas entièrement peint en rose, l'autre qui comprend cette catégorie intéressante d'individus qui sentent le besoin de poser comme champions des émigrés quand rien ne les menace—et je pourrais même ajouter, quand il n'y a rien à gagner à les trahir.

Il va sans dire que ce sont ces derniers qui m'ont le plus malmené. D'autorité, ils m'ont dénoncé comme étant un écrivain qui ne connaît rien des Canadiens des Etats Unis et encore moins du journalisme ; car autrement j'aurais été obligé de proclamer comme eux qu'il n'y a, dans Fall River, ni manufactures, ni tenements, ni pauvreté.

Si c'était ici l'endroit l'employer l'argument *ad hominem*, j'aurais beau jeu à parler de ceux de mes critiques qui ont déserté ce paradis terrestre et de ceux qui n'ont pu le quitter parce qu'on leur refusait, au Canada, la position qu'ils convoitaient. Mais je garde les portraits dans mes cartons, pour le moment. J'étudie nos émigrés par groupes, et je ne veux pas d'autre justification de mon dernier article que les nombreux entrefilets qui ont paru dans l'*Indépendant*, de Fall River, au cours de l'été dernier, dans lesquels on indiquait que les nôtres retournaient au Canada par milliers, en ajoutant, à mots couverts, qu'ils n'avaient pas tort.

Que le rédacteur de ce journal ait, depuis ce temps, changé d'opinion sur la question du rapatriement, pour des raisons qui le concernent seul, cela ne change rien au fait qu'il y a actuellement et qu'il y a toujours eu, à Fall-River et dans tous les centres où l'industrie du coton règne, une forte population flottante, dont l'existence est loin d'être un rêve de bonheur ininterrompu. C'est cette population flottante qui donne son aspect particulier à Fall River et c'est elle dont j'ai parlé en mon petit croquis.

En employant les couleurs sombres qu'il convenait, j'ai voulu rendre service d'abord aux lecteurs du Canada, qui seraient trop pressés de venir tenter fortune dans les manufactures. Quant aux Canadiens de Fall-River, parmi lesquels je compte de nombreux amis, ils viennent d'être menacés d'une réduction de gages, et je suis certain qu'ils ne tiennent nullement à ce qu'on leur attire de nouveaux concurrents, en exagérant leur état de fortune. Ils connaissent mes sentiments, et ils savent que j'ai infiniment plus d'estime pour l'honnête ouvrier, pour la brave fille qui travaillent courageusement dans les manufactures, au péril même de leur santé, que pour les majestueux personnages qui consultent le thermomètre à toute heure du jour, dans la crainte d'un refroidissement trop subit pour leur tendre épiderme.

* *

Ceci dit, continuons notre promenade dans les rues de Fall-River.

Ce qui frappe d'abord le voyageur qui n'a pas encore son gîte, c'est, dans cette grande ville de plus de cent mille âmes, qu'il n'y a qu'un hôtel digne du nom et pas un restaurant où il puisse se faire servir un diner à table d'hôte.

Par contre, ce qu'on appelle à Montréal les "bean-ries" abondent. On y trouve le menu ordinaire de ces établissements avec, en plus, un mets dont je veux faire le sujet de cette chronique : les *clams*.

Le *clam* est à la cuisine de Fall River ce que le coton est à son industrie, il est partout ; on le mange à toutes les sauces.

Gourmets qui êtes allés quelques fois prendre une douzaine de Little Necks chez Everett, vous vous dites déjà : "Diable, les gens qui sont condamnés à cette cuisine ne sont pas déjà pas si mal !"

Ils ne sont pas mal ; je n'y contredis pas ! Tout de même, il convient de vous apprendre qu'il y a *clam* et *clam*.

Les Little Necks que vous mangez à Montréal viennent de New-York principalement. Les savants, frappés de leur belle écaille nacrée, de leur chair rose, leur ont donné le nom de *Venus Mercenaria*. Nos Yankees leur ont donné le nom barbare de *quahang*, et les ayant ainsi disgraciés au baptême, ils les ont écartés de leur cuisine, pour faire place au *Nya arena-ria*, moule à l'écaille fragile, souvent trop petite pour le corps qu'elle contient et qui se pêche sur toutes les grèves de la Nouvelle-Angleterre.

Le *clam* se mange généralement, au restaurant et dans la famille, en *chowder*, espèce de potage qui se

vend à l'assiette, à la pinte ou au gallon, pour la commodité de ceux qui n'ont pas le temps de le préparer. On peut faire cuire le *clam* dans son écaille, à la vapeur ; alors sauté dans le beurre fondu, il est délicieux, pour qui a un estomac solide.

Mais si vous voulez goûter au *clam* quand il est au mieux, il faut assister à un *clam-bake*.

La préparation d'un *clam bake* n'est pas petite affaire. Chez nos compatriotes, il existe des clubs permanents dont le principal but est de préparer de ces festins, à périodes fixes. Ces clubs louent un terrain, sur le bord d'une pièce d'eau propice, et y érigent un abri, où l'on conserve les ustensiles nécessaires.

Au jour fixé, on commence la vente des billets ; pour un dollar, on paie généralement le transport, le manger et les boissons, qui forment l'arrosage obligatoire du menu.

Quand on a vendu une trentaine de billets, on retient une ou deux grandes voitures et, au jour de congé, la joyeuse bande s'envole vers l'étang où doit avoir lieu la fête.

Cependant, dès le petit jour, le capitaine—à tout *clam-bake* qui se respecte il faut un capitaine—a allumé un grand feu pour faire rougir un lit de pierre soigneusement préparé. Sur ces pierres rouges on étend quelques minots de clams et, pardessus, des saucissons, des rognons, des épis de maïs, etc. Quand tout est bien disposé, on recouvre d'herbes-marines, et de grosse toile, puis on laisse mijoter.

La cuisson prend plusieurs heures, durant lesquelles les appétits s'aiguisent au suprême degré. Enfin, le capitaine proclame que tout est à point : on goûte, on le félicite et tout le monde se met à la table champêtre, avec un entrain qui dure aussi longtemps que les comestibles.

Le soir, on revient, un peu fatigué, mais généralement convaincu qu'on a passé une bonne journée.

Vous parlerai-je des autres amusements favoris de nos émigrés : excursions au clair de la lune et promenades en trolley, l'été ; représentations dramatiques, présentation de bouquets et bals publics, en hiver ? Tout cela se passe ici un peu comme partout ailleurs.

Il y a bien un trait caractéristique de ces soirées qui frappe immédiatement l'observateur, au premier coup d'œil : c'est le grand nombre des filles, comparé à celui des garçons, et l'indépendance que le beau sexe doit au fait que les femmes gagnent ici presque autant que les hommes. Mais cela nous conduira, un autre jour, à des études plus sérieuses.

Pour le moment, qu'il suffise de dire que la gaieté native du peuple canadien, qui fait tant d'honneur à son cœur et à son esprit, ne l'abandonne pas en traversant les lignes.

T. ST. PIERRE.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

J.-E. F., Lévis.—Publions votre "poésie fugitive," et toute autre n'ayant pas une moindre valeur.

E. M. Québec.—Ce genre d'articles lacrymatoires à long jet, n'est plus guère admis dans nos journaux, dans LE MONDE ILLUSTRÉ encore moins qu'ailleurs : à moins qu'il ne s'agisse de personnalités très distinguées et offrant un intérêt public. Marris de ne pouvoir vous obliger cette fois.

Léontine, Saint-H. et Johan, Montréal.—Nous n'acceptons aucune communication non accompagnée d'un nom responsable. Nous attendrons donc de savoir à qui nous avons affaire, avant de voir et de vous dire s'il est possible d'utiliser vos envois.

P. H., Québec.—C'est avec grand plaisir que nous insérons votre jolie poésie inédite de Noël.

Une bonne nouvelle pour nos lecteurs : A partir du numéro, de Noël numéro qui aura, nous en sommes sûrs un très grand succès, le MONDE ILLUSTRÉ paraîtra régulièrement sur quarante pages. Il sera fortement illustré et contiendra quantité de nouvelles inédites.